



▼
CATHERINE POLETTI et son mari **MICHEL** règnent sans partage sur l'Ultra-Trail du Mont-Blanc, l'une des plus prestigieuses courses de montagne. Ça ne plaît pas à tout le monde mais ils n'y attachent guère d'importance.

PAR STÉFAN L'HERMITTE. PHOTOS STÉPHANE LAVOUÉ

ULTRAS DES MONTS

PORTRAIT

FAUT AIMER. CATHERINE POLETTI A UNE HABITUDE intangible. Elle embrasse avec l'effusion d'une tante italienne les arrivants de l'UTMB, les « finishers », ceux qui ont bouclé les 168 km et les 9 600 m de dénivelé positif de l'Ultra-Trail du Mont-Blanc en un peu moins d'un jour ou presque deux. C'est la bise à Catoche. C'est comme si elle s'immisçait dans l'émotion ultime et intime de chacun, et ça ne plaît pas toujours.

« C'est ma course, je fais ce que veux », réplique-t-elle. Et Michel, qui partage la vie de Catherine, ses bises intimes et pas toujours ses idées, ne pousse pas à la réforme : « C'est comme ça. »

Catherine et Michel décident. Elle, incarnation parfois envahissante ; lui, ordonnateur à l'efficacité discrète. Ils règnent sur le rendez-vous de course de montagne le plus couru de la planète trail. 2 300 engagés pour la course phare, auxquels s'ajoutent 4 700 coureurs et cent équipes pour les quatre courses annexes,

et encore plus de recalés. Ils ont créé plus qu'un style. Au départ, les orgues grandiloquentes de Vangelis. À l'arrivée, la bise et en prime une veste marquée « finisher ».

Serge Moro, un des premiers athlètes à oser ses jambes en haute montagne, note l'essentiel : « Ils ont réussi, en sacrifiant le cérémonial, à ce que tout le monde se sente un héros. » Le Mont-Blanc et son tour à pinces existait avant les Poletti, mais ne trouvait pas son modèle. Michel : « On était deux ou trois à avoir goûté aux courses de plus de huit heures. » Catherine : « On s'est mis autour d'une table à neuf copains. » Michel : « L'idée, c'était de récupérer quelques hurluberlus pour la courir avec nous. » Catherine :

« Comme j'étais la seule du groupe à pas courir, c'est moi qui me suis mis à diriger. » C'est elle la directrice.

En 2003, sept centaines d'hurluberlus sont au départ d'une première édition en forme de point d'interrogation. Catherine : « On a pris la vague au bon endroit, au bon moment. Une bonne mayonnaise. » Onze ans plus tard, l'UTMB s'est mué en société, avec un chiffre d'affaires de 1,5 million d'euros. Michel promène la silhouette étique du coureur qu'il est toujours. Catherine balade un pendentif doré en forme de coureur.

Ils se sont rapprochés sur les bancs laborieux de la fac de Grenoble, en 1975. Ils faisaient informatique et mathématiques. Michel ne se voyait vivre « qu'à Chamonix ». Ils vont y croiser l'évolution. Le début des PC pour lui ; la fin des disques pour elle. Il monte une société informatique ; elle ouvre un magasin de vinyles et vidéos. Catherine : « On a toujours fonctionné ensemble, en quinconce, on s'est soutenus quand l'un gagnait de l'argent et pas l'autre. »

Elle a fermé, il a vendu. Ils savent toujours programmer les ordinateurs. Fin janvier, les prétendants à l'UTMB sont rassemblés sur un tableau Excel. Un clic et la fonction « aléa » s'active, raye une bonne moitié de la liste. Car les chemins de montagne sont trop étroits pour supporter une masse illimitée. « Comment faire autrement ? » entonnent-ils. Sélectionner par le fric ? Trier par ordre d'inscription ?

Se laisser soudoyer ?

« Les gens disent ce qu'ils veulent, et moi je fais ce que je veux », coupe Catherine. C'est là qu'intervient la question fondamentale. À qui appartient la course ? À ceux qui montrent le chemin ou à ceux qui l'empruntent ? C'est une histoire de moutons, de berger et de bergère. Et c'est là que la bise parfois cristallise. Dans son spectacle, *la Tragédie du dossard 512*, Yohann Metay, humoriste et trailer engagé lors de l'UTMB 2006, parfois improvise sur la « cougar » qui « saute sur le finisher », qui en a fini de

la course mais certainement pas de son voyage intérieur.

Catherine s'agite beaucoup. Catherine agit beaucoup. Se permet de tancer publiquement l'Espagnol Kilian Jornet (trois fois vainqueur de l'UTMB), le héros absolu de la discipline, ou d'écarter un enfant joyeux accouru auprès de son père exténué. L'an passé, elle s'est glissée dans le cadre des photographes (excédés), en relevant l'Américaine Rory Bosio, étalée dans des convulsions heureuses. « Ça m'embêtait de voir Rory par terre, se justifie-t-elle. Les gens ont tellement besoin d'être un coureur individuel, d'être en proximité, je m'occupe de chacun. On me reconnaît pour ça. Au Japon, où ils sont fascinés par le trail, je suis Catherine San, la Mireille Mathieu du trail. »

La patronne de l'UTMB, ici avant le départ de l'édition 2013, est toujours très démonstrative avec les coureurs.



CYRIL BUSSAT/PHOTOSSPORTS

« AU JAPON, JE SUIS LA MIREILLE MATHIEU DU TRAIL »

Catherine Poletti

Patrick Bauer, grand ordonnateur du Marathon des Sables (250 km en sept jours dans le désert marocain), décrypte : « On partage tellement de moments forts que l'affectif peut s'exprimer de multiples façons. » Michel Poletti soupire : « Je suis quelqu'un de tranquille, mais ça m'énerve quand ça part en polémiques. » Car il en est qui brûleraient bien le berger et la bergère sur l'autel du mercantilisme. Le ticket à l'UTMB ? 209 euros. Poletti vide volontiers ses poches : « On est salariés de notre boîte. On gagne 3 150 €. On roule en Scenic et on vit dans un petit chalet de 115 m², dont on a hérité. » Suit le procès en hégémonisme. Les Poletti mettent des petits « c » du copyright partout. Ils ont déposé la marque « ultra-trail ». Ils sont derrière (et même devant) la création, l'an dernier, de l'International trail-running association, pour chapeauter les trails. Ils attribuent des points, nécessaires pour postuler à l'UTMB, aux autres épreuves. Imaginent des stages qui ouvriraient les portes de la course.

Des pétitions circulent. Des organisateurs regimbent et rejettent leur tutelle. Bernard Gautier (du trail de Guerlédan) : « Y a Poletti partout. C'est un problème d'indépendance. » Michel parfois s'énerve : « On n'a ni goût du pouvoir, ni goût de l'argent. Et quand bien même on l'aurait... » Bises et bisbilles. On a l'impression qu'ils font ce qu'ils peuvent. Ils ne se trompent pas tout le temps. Serge Moro : « Ils ont tiré la discipline et permis sa visibilité. »

La dernière semaine d'août, enfin, est arrivée. Catherine va empoigner le micro. Michel va regarder partir les pelotons. « Le jour où je pourrai recourir l'UTMB, ça me fera plaisir », glisse-t-il. « On sait qu'on a 60 ans. » C'est pas encore 65, et ils ont un rapport certain à l'endurance. Ils tiennent.

Catherine : « J'organise, c'est mon UTMB à moi. Je passe, comme les coureurs, par l'euphorie, le doute, la fatigue. Je cours vers l'objectif, et j'ai toujours terminé. »

Michel : « J'ai couru un 24 heures sur un circuit de 1 km, à Saint-Fons, au milieu d'une raffinerie. Ça peut paraître débile, mais psychologiquement, c'est ce que j'ai vécu de plus ultime. Il n'y avait plus que le mental. » Catherine vous fait la bise. ■

slhermitte@lequipe.fr